LAURENT GIRARD

Reste

roman



Laurent Girard

Reste

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2133-9

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I
Le plateau

ANNE

Chaque soir, c'est moi qui apporte le martinet.

Il ne me l'a jamais demandé. C'est venu de moi, au début, quand nous ne savions pas encore ce que nous étions en train de construire. Je l'ai posé un soir sur le plateau, à côté du verre, sans un mot, et il l'a regardé longtemps avant de lever les yeux vers moi. Il n'a rien dit non plus. Mais le lendemain, quand j'ai préparé le plateau, j'ai su que je ne pourrais plus jamais le préparer sans lui, et j'ai ri toute seule dans la cuisine, d'un rire de petite fille qui vient d'inventer un jeu.

Je ris encore, certains soirs. Je fredonne en choisissant le verre. Le grand, à pied fin, celui qui vient de sa grand-mère et que nous ne sortons jamais devant les invités. Je verse le vin lentement, jusqu'à la ligne exacte qu'il aime, ni plus ni moins, et je regarde la robe sombre trembler dans le cristal comme on regarde un visage aimé. J'allume les deux bougies. J'essuie le plateau d'argent une dernière fois avec le chiffon de lin, même s'il brille déjà, parce que j'aime ce geste, parce que j'aime que mon reflet y apparaisse un instant, penché, appliqué, heureux. Puis je dépose le martinet en travers, ses lanières de cuir noir répandues sur le métal comme une chevelure.

Avant de sortir de la cuisine, je vérifie ma tenue dans la vitre de la porte-fenêtre. Le tablier noué juste, la dentelle bien à plat sur ma poitrine. Les gants qui montent jusqu'au-dessus du coude, si serrés que je sens chacun de mes doigts comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre. Les bas noirs, les bottes blanches qui montent jusqu'aux genoux. Rien sous la jupe courte, rien du tout, comme toujours. L'air de la cuisine passe sur ma peau nue quand je bouge, et je sens, au creux de moi, le bijou qu'il a choisi ce matin, le poids discret et têtu qui ne m'a pas quittée de la journée. Chaque pas le rappelle à mon ventre. Chaque pas me rappelle à lui.

Le collier, surtout. Je passe le doigt sous le cuir, contre ma gorge, et je touche l'anneau. C'est mon geste à moi, celui que personne ne voit. Une façon de me dire : tu es là où tu as choisi d'être. Et ce que j'éprouve alors n'est pas de la résignation, ni même de la paix. C'est de la joie. Une joie vive, animale, qui me

monte aux joues et me fait battre le cœur comme avant un rendez-vous.

Je n'ai pas toujours vécu ainsi. Autrefois, je dirigeais une équipe. Je signais des contrats, je tranchais des désaccords, je disais non à des hommes qui n'avaient pas l'habitude qu'on leur dise non. Je rentrais tard, la tête pleine, et je ne savais plus très bien où finissait mon travail et où je commençais. C'est moi qui ai voulu partir. Guillaume m'a fait attendre une année entière avant de l'accepter. Il voulait être sûr que je ne fuyais rien.

Aujourd'hui, il n'y a plus de porte que je pousse pour redevenir quelqu'un d'autre. Mon service ne commence pas le soir. Il commence quand j'ouvre les yeux, avant lui, dans la chambre encore sombre, et il ne s'achève pas quand je m'endors à ses pieds ou contre lui, selon ce qu'il a décidé. Il continue quand il part le matin et que la maison se referme sur moi. Ses consignes restent dans les pièces comme une présence : la tenue qu'il a choisie la veille et posée sur la chaise, la liste écrite de sa main sur le carnet de la cuisine, la photographie que je dois lui envoyer de l'argenterie faite, de la table dressée, de moi à genoux devant la fenêtre. Même seule, je ne suis jamais seule. Je vis toute la journée dans son regard absent, et ce regard me caresse.

Il y a une heure que j'aime plus que toutes les autres, et c'est celle qui précède son retour.

La maison est prête. Le dîner mijote à feu doux, la table est mise, le linge est rangé, l'argenterie dort dans son molleton vert. Je n'ai plus rien à faire, plus rien que moi. Alors je monte me préparer pour lui, lentement, comme on se prépare pour un bal.

Je fais couler le bain. Pas trop chaud, il n'aime pas que j'aie la peau rouge quand il rentre, il veut que le rouge, ce soit lui qui le mette. Je verse quelques gouttes de l'huile d'amande qu'il m'a offerte, et la salle de bains se remplit d'une odeur douce et ronde, une odeur de gâteau. Je dénoue le tablier de la journée. Je l'ôte. J'ôte la robe. Je reste nue un moment devant la glace embûée, avec seulement le collier, et en moi le bijou qu'il a choisi ce matin.

Je ne l'enlève pas pour le bain. Je n'en ai pas le droit, et je n'en ai pas envie. Quand je m'assois dans l'eau, il s'enfonce d'un coup, et je dois m'agripper aux bords de la baignoire, la tête renversée, les lèvres entrouvertes. L'eau tiède monte autour de moi. Je ferme les yeux. Je reste longtemps immobile, à sentir cette plénitude au creux de mon ventre, et à penser à sa main qui l'a mis là, tout à l'heure, avant le café, en me disant à l'oreille : « Garde-moi jusqu'à ce soir. »

Je l'ai gardé. Je l'ai gardé dans l'escalier, en montant les chemises. Je l'ai gardé à genoux sur le carrelage de la cuisine, en frottant le bas du buffet. Je l'ai gardé

dans la rue du village, en allant chercher le pain, et la boulangère m'a trouvé bonne mine. Si elle savait. Je souris toute seule dans l'eau en y repensant.

Je me lave avec soin. Le cou, sous le collier, avec le coin d'un linge, là où le cuir a laissé sa marque douce. Les aisselles. Les seins, que je soulève dans mes mains comme deux fruits. Le ventre. Et là, entre mes cuisses, je me lave plus lentement, du bout des doigts, sans m'attarder, parce que m'attarder serait une faute, et que je le sais, et que c'est justement ce qui rend le geste si brûlant. Je me lave pour lui. Je me lave comme on dresse une table. Chaque partie de mon corps, je la prépare à être regardée.

⁂

Puis vient l'habillage. C'est un rituel, et je l'aime comme une prière.

Je m'essuie dans la grande serviette blanche, chauffée sur le radiateur. Je m'assois sur le tabouret de la chambre, devant la coiffeuse, et je brosse mes cheveux longtemps, jusqu'à ce qu'ils brillent, avant de les relever en chignon. Je laisse toujours, sans le vouloir, une mèche s'échapper. Il dit qu'il la remet en place dans sa tête, au bureau, quand il regarde mes photographies. Je ne la retiens plus.

La tenue est posée sur le lit, là où il l'a laissée ce matin. C'est lui qui choisit, toujours. Ce soir, ce sont les bas noirs. Je les déroule sur mes jambes en commençant par la pointe du pied, en lissant la soie jusqu'en haut de la cuisse, là où la dentelle mord la peau nue. Puis les bottes blanches, que je lace jusqu'aux genoux, assise au bord du lit, une jambe tendue après l'autre. Puis la jupe courte, si courte qu'elle découvre la dentelle des bas dès que je me penche. Puis le tablier de dentelle, qui ne cache rien de mes seins et qui les tient à peine.

Rien d'autre. Rien dessous. Il l'écrit chaque soir dans le carnet, cette ligne, et chaque soir elle me fait le même effet, celui d'une main posée sur ma nuque.

Les gants, je les mets en dernier. Ils sont longs, noirs, d'un satin si fin et si serré que je dois les enfiler doigt après doigt, en tirant sur chaque phalange, en lissant le tissu le long de mon avant-bras jusqu'au-dessus du coude. Quand c'est fait, mes mains ne m'appartiennent plus tout à fait. Elles deviennent des mains pour lui. Des mains pour porter, pour verser, pour tendre. Je les regarde dans la glace, ces deux longues mains noires, et je pense à tout ce qu'elles vont faire ce soir.

Alors je descends préparer le plateau.

Et j'entends, au loin, le bruit de sa voiture qui tourne au bout de la rue, et mon cœur se met à battre comme celui d'une jeune fille.

Le soir n'est donc pas un début. C'est un retour. Le moment où le regard absent redevient un regard.

Le salon est dans la pénombre. Seule la lampe du guéridon est allumée, qui pose un cercle doré sur le cuir noir du canapé. Guillaume est assis, un livre ouvert sur les genoux. Il ne lève pas les yeux quand j'entre. Il ne les lève jamais tout de suite. Il me laisse traverser la pièce sous son silence, et ce silence est la première chose qu'il me donne chaque soir.

Mes bottes s'enfoncent dans le tapis. Je marche lentement, le plateau à deux mains, les yeux sur la flamme des bougies pour qu'elles ne vacillent pas. Le vin bouge à peine. J'ai mis longtemps à apprendre à marcher ainsi. Les premiers mois, le verre tremblait, une goutte tombait parfois sur l'argent, et je sentais mes joues brûler. Maintenant mon corps sait. Il s'est fait à cette lenteur comme on se fait à une langue, et il en tire un plaisir que je n'avais jamais connu, celui d'un geste parfait offert à quelqu'un qui le voit.

Arrivée devant lui, je m'agenouille.

C'est le moment que je préfère. Pas la descente elle-même, qui est un exercice d'équilibre, le plateau qui doit rester parfaitement horizontal pendant que mes genoux cherchent le sol, et le bijou qui s'enfonce en moi d'un coup, si bien que je dois retenir un soupir. Ce que je préfère, c'est l'instant d'après, quand je suis en bas, que le cuir des bottes s'est tendu sur mes cuisses, que ma jupe a remonté et que je suis nue sous elle devant lui, et que je tiens le plateau à la hauteur de ses mains. Je ne bouge plus. Je baisse les yeux. J'attends. Et dans l'attente, je sens mon ventre s'ouvrir, devenir chaud et lourd, comme un fruit qui mûrit au soleil.

Il tourne une page. J'entends le papier. Il en tourne une autre.

Je sens mon cœur battre sous la dentelle. Les bras commencent à peser, à force de tenir le plateau immobile. Une crampe naît dans mon épaule gauche. Je ne bouge pas. Je pense à la ligne du vin dans le verre. Je pense à la flamme. Je pense que ma journée entière trouve son sens dans ce moment, et que cette simplicité-là est un luxe qu'aucune réussite ne m'a jamais offert. Je pense aussi, et je rougis de le penser, que je suis mouillée, que je le suis depuis la cuisine, depuis le choix du verre, et qu'il le sait sans doute.

Enfin, il referme le livre.

Je le sens me regarder. Son regard descend lentement, de mes cheveux à mon collier, du collier à ma poitrine que la dentelle peine à contenir, de ma poitrine à mes mains gantées, de mes mains au plateau, du plateau à mes cuisses ouvertes sur le tapis. Il s'attarde sur le martinet. Il remonte vers mon visage.

— Regarde-moi, Anne.

Je lève les yeux. Il ne sourit pas. Il a ce visage tranquille et attentif que je lui ai vu le premier soir, il y a des années, quand j'ai osé lui dire ce que je voulais, et qu'il a écouté sans rien dire jusqu'à ce que j'aie fini. Moi, je souris. Je ne peux pas m'en empêcher. Je souris comme on sourit à quelqu'un qui revient de voyage.

Il tend la main. Je crois qu'il va prendre le verre. Sa main passe au-dessus du verre sans s'arrêter, survole la flamme des bougies, et vient se poser sur le manche du martinet. Il ne le prend pas. Il le touche seulement, du bout des doigts, comme on touche l'épaule de quelqu'un pour lui dire qu'on l'a vu.

— Tu as servi le vin un peu trop haut ce soir.

Je baisse les yeux vers le verre. Il a raison. Un demi-doigt peut-être. Je ne l'avais pas vu.

— Pardon, Monsieur.

— Ne t'excuse pas. Dis-moi pourquoi.

Je cherche. Le plateau pèse dans mes bras. La crampe a gagné ma nuque.

— Parce que j'étais pressée de venir, dis-je. J'ai pensé à vous trop tôt. Je n'ai plus regardé ce que je faisais.

Il reste longtemps silencieux. Puis il prend le verre, enfin, et boit une gorgée en me regardant par-dessus le bord. Il repose le verre sur le plateau, exactement à sa place.

— C'est la plus jolie faute que tu aies commise depuis longtemps, dit-il doucement.

Sa main revient sur le martinet. Cette fois, il le soulève.

— Pose le plateau.

Et la joie qui me traverse à ces mots est si vive que mes mains, enfin, se mettent à trembler.

II
Le poids

GUILLAUME

Elle croit que je ne la regarde pas quand elle entre.

Je la regarde. Je la regarde depuis le moment où j'entends la porte de la cuisine, ce petit bruit de la poignée qu'elle tourne toujours trop lentement, comme si elle craignait de réveiller quelqu'un. Je l'entends fredonner, parfois, derrière la porte, un air qu'elle ne finit jamais. Je la regarde par-dessus mon livre, dans le reflet de la vitre, dans la flamme des bougies qui avance vers moi. Si je levais les yeux tout de suite, elle verrait mon visage, et mon visage dirait trop de choses. Le silence que je lui donne chaque soir, je me le donne d'abord à moi-même.

On croit que celui qui commande est libre. C'est l'inverse. Elle a quitté son travail pour moi, elle a rendu les clés de son bureau, elle a laissé derrière elle une femme que tout le monde admirait. En échange, elle m'a demandé une seule chose : de ne jamais être absent. Elle m'a confié ses journées. Je n'ai pas le droit de les oublier.

Alors je n'oublie pas. Au bureau, pendant les réunions, mon téléphone vibre contre ma poitrine, et je sais que c'est elle. L'argenterie faite, posée sur le linge blanc. La table dressée pour le soir. Elle, à genoux devant la fenêtre du salon, les mains sur les cuisses, le visage tourné vers la lumière, et sur ce visage un sourire qu'elle ne retient pas. Il y a des photographies où elle rit. Je ne sais pas de quoi. D'elle-même, peut-être, de l'idée que je vais la regarder au milieu d'une salle pleine d'hommes en costume. Je regarde chaque image. Je les regarde vraiment, comme on lit une lettre. Je vois le pli du tablier qu'elle n'a pas lissé, la mèche qui s'est échappée de son chignon, la pointe d'un sein qui se devine sous la dentelle. Et je réponds toujours. C'est la seule règle que je me suis imposée à moi-même et que je n'ai jamais dite à personne : aucune de ses photographies ne restera sans réponse.

Je lui ai fait attendre une année entière, au début. Elle m'en a voulu, je crois. Elle pensait que je doutais d'elle. Je doutais de moi. J'avais peur de ce qu'on devient quand quelqu'un vous remet sa vie. Nous avons écrit le contrat ensemble, à la table de la cuisine, phrase après phrase. Nous y avons mis le mot qu'elle peut

dire à tout instant, et qui suspend tout. Nous y avons mis la date où nous le relirons ensemble, chaque année, à la fin de l'hiver. Elle ne l'a jamais prononcé, ce mot. Mais je le garde présent dans chacun de mes gestes, comme on garde une porte entrouverte dans une maison où l'on vit.

⁂

Le soir, je rentre toujours par la même route.

Les vignes, le pont sur la rivière, le clocher qu'on voit de loin, puis la petite rue qui monte et le portail vert au bout. Je ralentis toujours avant le dernier virage. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être pour garder encore un instant le plaisir de savoir ce qui m'attend. La maison apparaît derrière le cerisier, et il y a toujours, à cette heure-là, une lumière à la fenêtre de la cuisine. Elle l'allume pour moi. Je le sais. Elle n'en a pas besoin, il fait encore jour. Elle l'allume pour que je la voie en arrivant, comme on met une lampe à la fenêtre pour un marin.

Je gare la voiture. Je reste une seconde au volant. J'écoute le moteur qui refroidit. Je laisse la journée tomber de mes épaules, les dossiers, les visages, les phrases. Je veux arriver devant elle sans rien d'autre que moi.

Elle m'attend dans l'entrée. Toujours.

Agenouillée sur le petit tapis, face à la porte, dans la tenue que je lui ai choisie le matin, les mains ouvertes sur les cuisses. Les yeux baissés. Ce soir, les gants noirs, les bas, les bottes blanches. Le tablier de dentelle qui ne cache rien. Elle ne lève pas la tête quand j'entre. Mais je vois ses épaules se détendre d'un coup, comme si elle avait retenu son souffle depuis le bruit du portail, et je vois le sourire qu'elle n'arrive jamais à retenir.

— Bonsoir, Monsieur.

— Bonsoir, Anne.

Je pose la main sur sa tête. Juste un instant. C'est notre premier geste de chaque soir, et je ne l'ai jamais oublié, pas une fois, pas même les soirs de grande fatigue où je ne pensais qu'à m'asseoir. Sous ma paume, je sens la chaleur de ses cheveux, et je sens sa tête qui vient à la rencontre de ma main, légèrement, comme un chat.

Elle se relève. Elle me prend ma serviette, mon manteau. Elle s'agenouille de nouveau pour délacer mes chaussures, et je regarde ses mains gantées défaire les nœuds avec une adresse qui me fascine toujours. Elle me passe les souliers d'intérieur. Elle range les chaussures de ville sur le banc, côte à côte, pour les cirer plus tard. Puis elle me précède dans la salle à manger, et je la suis, et je regarde ses reins nus sous le nœud du tablier, et la courte jupe noire qui balance